Alain Nadaud

L'ICONOCLASTE

ROMAN



Quai Voltaire

L'ICONOCLASTE

Beaucoup ignoraient que Karl Baedeker, un peu avant de mourir en 1859, avait eu l'idée de renouveler la conception des guides de voyage dont la rigueur et la précision avaient pourtant fait son renom. En dix-huit promenades à travers l'Empire ottoman, il avait ainsi choisi de transporter son lecteur sur les sites où s'était déroulée ce qu'on a appelé depuis la « querelle des Images » : un millénaire auparavant, les empereurs de Byzance avaient en effet décidé de détruire tous les portraits du Christ, de la Vierge et des Saints et, par là, de mettre en question le statut de la représentation dans la peinture.

De plus, et en rapport avec chaque lieu décrit, Karl Baedeker avait eu soin de joindre un document dont l'auteur, le plus souvent, passait pour avoir été le témoin direct de l'un des épisodes clés de cette bataille. Dans un réduit ayant jadis appartenu au libraire Paul Ollendorff, l'auteur a retrouvé les brouillons de ce projet; il s'est contenté d'y ajouter, pour chaque chapitre, une partie commentaire destinée à faire le lien entre ces moments et à faciliter l'intelligence de l'ensemble.

Cette « géographie de l'iconoclasme » a donc le mérite de livrer l'essentiel des documents relatifs à cette période,

L'ICONOCLASTE

8° Y²
105234

DU MÊME AUTEUR

La tache aveugle
(nouvelles)
Éditeurs français réunis, 1980

Archéologie du zéro
(roman)
Denoël, coll. l'Infini, 1984
Folio, 1989

L'envers du temps
(roman)
Denoël, coll. l'Infini, 1985

L'armoire de bibliothèque
(avec des aquarelles de Daniel Nadaud)
Éditions Grande Nature, 1985

Voyage au pays des bords du gouffre
(nouvelles)
Denoël, coll. l'Infini, 1986

Désert physique
(roman)
Denoël, 1987

823
BCN 734051

Alain Nadaud

L'ICONOCLASTE

La querelle des Images
Byzance 725-843

01-42



Quai Voltaire



DL-24091989-22709

© QUAI VOLTAIRE, PARIS, 1989

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Un couteau n'est ni vrai ni faux,
mais celui qui l'empoigne par la lame
est dans l'erreur.

RENÉ DAUMAL
Le Mont Analogue

Avertissement

Tout ce que l'Europe comptait de sites prestigieux et de curiosités, de ruines, d'églises ou de palais, Karl Baedeker, né à Essen en 1801, avait passé sa vie à en faire le plus minutieusement possible la description. Au-delà, il n'avait eu de cesse d'en préciser, selon les cas, les différents moyens de s'y rendre, le prix de la course en fiacre, les heures habituelles d'ouverture ou la personne à aller quérir pour s'en faire apporter la clé. Parfois même il indiquait le montant du pourboire à laisser. L'infaillible exactitude dont il avait fait preuve depuis son *Guide des voyageurs sur les bords du Rhin* et le souci maniaque avec lequel il avait procédé pour compiler, et sans arrêt remettre à jour au gré des rééditions, autant d'informations, avaient justement fait la fiabilité et le renom d'ouvrages alors destinés aux tout premiers « touristes ».

Parvenu à la cinquantaine, et assuré de ce que ses fils poursuivraient son œuvre, Karl Baedeker relâcha un peu la discipline austère qu'il s'était jusqu'à ce jour imposée dans ses méthodes de travail. Pour avoir derrière lui près d'une dizaine de titres – avec déjà pour chacun plusieurs réimpressions – et fort du succès grandissant de sa collection, il souhaita en secret pouvoir enfin s'adonner à des recherches plus personnelles. En même temps que son *Palestine et Syrie* auquel il avait commencé de réfléchir (l'ouvrage ne sera en fait achevé et publié que bien après sa mort), il s'était mis à rassembler des notes en vue de la rédaction d'un guide consacré à l'actuelle

Turquie [1]. Il est à peu près confirmé que Karl Baedeker, accompagné de son fils Ernst, séjourna à plusieurs reprises à Istanbul et qu'il passa presque autant de fois sur la rive asiatique du Bosphore. Les indications qu'il a laissées peuvent faire croire qu'il aurait même pénétré au cœur du plateau anatolien jusqu'à atteindre l'ancienne cité d'Amorion (près d'Émirdag). Rien ne prouve cependant qu'il ait poussé au-delà; l'état d'insécurité et l'étendue des troubles qui affectèrent à cette période l'Empire ottoman sur son déclin, en particulier à cause du réveil des nationalismes sous Abdul Medjid Ier, durent le contraindre à rebrousser chemin. Sans doute aussi, dès son retour à Coblence, s'interrogea-t-il sur l'opportunité de publier un guide relatif à ces régions en partie désertées par les Européens. Seuls quelques voyageurs fortunés pouvaient prendre le risque de s'aventurer à l'intérieur du territoire. C'est que le pays regorgeait aussi de ruines et de vestiges jamais explorés qui témoignaient avec éclat de la richesse des civilisations qui, depuis la préhistoire, s'y étaient combattues et succédé.

Un peu dépité, Karl Baedeker n'en abandonna pas pour cela son projet. Il en modifia tout simplement l'esprit. Entre-temps, il avait pu s'intéresser de plus près à l'histoire de Byzance; peut-être son protestantisme le porta-t-il aussi à se passionner pour cette période qui, de 725 à 780, puis de 814 à 843 fit date dans l'histoire de l'empire d'Orient sous le nom de « querelle des Images ». Et c'est à partir de là que s'ébaucha en lui l'idée – inédite pour l'époque – d'un guide qui aujourd'hui encore, à l'âge des charters et du tourisme de masse (tous ces gens allant voir les mêmes choses aux mêmes moments) aurait pu, s'il avait été publié, renouveler notre façon de voyager. Ainsi, en deux mots – car c'est ce qu'il explique dans sa préface –, avait-il prévu

1. Il ne verra le jour qu'en 1914 sous le titre original : *Konstantinopel, Balkanstaaten, Kleinasien archipel, Cypern* mit 18 Karten, 50 plänen und 15 gurndrissen (Leipzig, 1914). Selon les éditions s'y ajoutent un panorama dépliant de Constantinople au Moyen Age, et un petit manuel de conversation détachable.

de concilier les avantages d'un guide traditionnel et ceux d'un itinéraire à thème qui serait effectué comme en coupe, et documents à l'appui, au travers d'une période précise de l'histoire du pays visité.

Aussitôt il décida de recueillir tout ce qui était disponible sur la question afin de reconstituer le *trajet* singulier de ces empereurs iconoclastes, de ces « briseurs d'images » qui, par deux fois, attentèrent aux portraits du Christ, de la Vierge et des saints, portant un brutal coup d'arrêt à l'histoire de l'art byzantin. Pareille mise en cause força l'Église à prendre position sur un problème – celui de la représentation du Christ – auquel elle n'avait guère prêté attention jusqu'ici. Elle dut déterminer si la réalisation de ces portraits était conforme aux enseignements de l'Évangile et ensuite préciser pour cela les règles à respecter. D'autre part, les persécutions dont les artistes furent l'objet conduisirent ceux-ci à quitter Constantinople pour se réfugier à Rome ou dans la péninsule italique. Il est indéniable qu'ils jouèrent un rôle important dans l'avènement d'une tendance comme celle dite des « primitifs italiens », et par conséquent qu'ils influèrent sur l'art du Quattrocento. Certains en ont déduit qu'il aura fallu que le Christ fût mort sur la Croix et que, pareillement, des icônes de lui eussent été piétinées et détruites pour qu'advienne l'œuvre de rédemption, d'une part régénérescence de l'âme humaine sur le plan spirituel, de l'autre véritable naissance de l'art chrétien en Occident.

La masse de documents qu'accumula Baedeker pendant les deux dernières années de sa vie est telle qu'elle donne la mesure de la fureur avec laquelle il travailla. Sans trop se préoccuper d'établir une ligne de partage entre la vérité et la légende, il entassa d'abord en vrac tout ce qui s'y rapportait. Eut-il réellement ensuite l'intention de faire le tri? Il est probable que la violence du propos et la fréquentation permanente de ces sortes d'abîmes intellectuels que côtoyaient les théologiens des premiers siècles lui tournèrent la tête. Tout à sa lubie soudaine, il parut vouloir tirer un trait sur le sérieux et la rigueur qui avaient fait sa notoriété. Était-ce de sa part érudition hâtive sur le sujet

ou simple duplicité? On le verra ici avec surprise prendre au pied de la lettre l'avalanche de racontars, aussi diffamatoires que fantaisistes, dont on chercha, après le rétablissement du culte des images, à salir la mémoire des empereurs iconoclastes. Sans discernement ni même la moindre envie de contrôler ses sources, il paraît ajouter foi à la malveillance déjà considérable que vouaient à ces derniers des chroniqueurs tels que Théophane ou Jean de Jérusalem. On pourrait aussi se demander s'il n'a pas sciemment forcé le trait. Chacun sait pourtant que l'époque abonde en personnages abjects, en actes cruels et ignominieux...

Il commença donc par classer ces documents et à les répartir ensuite par ordre chronologique de façon à retracer, mais dans une sorte de fresque au bout du compte véhémente et décousue, les principaux moments de la « querelle ». Le lecteur un peu averti ne manquera pas d'identifier au passage quelques textes parmi les plus connus. D'autres sont inédits ou n'ont jamais été traduits. Pour certains d'ailleurs, il reste difficile de se prononcer : sont-ils authentiques ou n'auraient-ils pas été simplement rédigés de sa main? Même dans cette hypothèse – et Baedeker dans cet exercice ferait preuve alors d'une redoutable habileté –, il n'est pas toujours commode de déceler en quoi consistent ces interpolations et d'apporter la preuve formelle que tel morceau de phrase ou tel paragraphe pris en son entier n'appartient pas à l'époque en question. Toutes ces bribes ayant été savamment entremêlées, il est impossible de se faire une religion. Même si le fondement historique de cet ouvrage peut être à chaque instant vérifié, et donc si rien n'y est vraiment faux, nul ne peut non plus affirmer que ce qui est vrai le soit d'un bout à l'autre.

Les trois fils Baedeker, Ernst, Karl et Fritz, effrayés par cette initiative, firent tout pour empêcher sa réalisation. Selon eux, un tel ouvrage ne pouvait que porter atteinte à la réputation et la respectabilité du catalogue. La mort de leur père, qui survint à Coblence en 1859, leur permit, comme si de rien n'était, de n'y pas donner suite, de continuer à faire traduire les guides existants, d'en

rajouter d'autres à la série. Fritz surtout, qui prit les affaires en main à partir de 1878, sut donner à l'entreprise, installée depuis six ans à Leipzig, sa véritable dimension internationale.

Longtemps on avait pu croire les papiers paternels dispersés ou égarés à la suite des déménagements successifs qui virent les Baedeker se transporter de Coblence à Leipzig, de Leipzig à Hambourg en 1948, enfin de Hambourg à Stuttgart pour une partie (1952), et pour l'autre à Fribourg-en-Brisgau (1956). Mais personne n'avait jamais soupçonné que le vieux Karl ait eu, à l'instant de mourir, assez de lucidité pour se rendre compte de l'hostilité de ses fils à son projet et pour mettre ses brouillons en sûreté.

*

Au moment où cette affaire se préparait à prendre un tour nouveau, je ne connaissais comme beaucoup les guides Baedeker que par ouï-dire. A peine en avais-je feuilleté un ou deux, sur les quais, par pure curiosité. Je ne m'étendrai pas sur les circonstances désastreuses d'un divorce qui m'amenèrent à battre en retraite et à louer en toute hâte un minuscule logement, composé de deux chambres de bonne au bout d'un couloir. J'y avais entreposé un vague sommier, quelques affaires et plusieurs caisses de livres. Dès les premières semaines de mon installation au numéro 50 de la rue de la Chaussée-d'Antin, je fus d'abord incommodé, puis franchement dérangé, par une odeur douceâtre et presque sucrée, que je ne tardai pas à reconnaître pour être celle d'un cadavre. Cette puanteur provenait d'une autre chambre, située à l'extrémité opposée du couloir...

Après m'être mis en rapport avec son propriétaire, celui-ci, qui habitait loin de Paris, m'autorisa à forcer la porte; par la même occasion, il me demanda de bien vouloir finir de jeter ce qui pouvait encore s'y trouver. Dès que la serrure eut été arrachée et la porte enfoncée, l'odeur nous porta au cœur et faillit nous faire suffoquer. Il ne s'agissait pourtant que d'un chat qui avait profité du carreau cassé de la lucarne pour s'introduire dans la pièce et

qui, malgré tous ses efforts, était resté pris au piège et n'avait pu regagner les toits. Et c'est là, entre autres vieilleries inutiles, que je découvris dans des valises, reste d'un stock d'invendus, des piles défraîchies de ces guides Baedeker, reconnaissables par leur titre en lettres d'or et leur fameuse couverture lie-de-vin. La chambre appartenait en fait aux héritiers de Paul Ollendorff qui, au siècle dernier, avait fondé une petite librairie, passé le porche, au fond de la cour. Longtemps celui-ci avait utilisé cette chambre comme débarras, même après qu'il eut liquidé son fonds de commerce. L'une des valises se révéla bourrée de dossiers et de liasses de documents. Les notes auxquelles je voulus d'abord jeter un coup d'œil étaient rédigées de la main du vieux Baedeker et avaient trait pour la plupart à l'histoire de la querelle iconoclaste. Par quel hasard cette valise était-elle arrivée là, chez ce libraire qui, non seulement avait été le correspondant de la famille Baedeker et le coéditeur de leurs guides pour les traductions françaises, mais qui aussi, précisément autour de 1900, avait publié les romans byzantins de Jean Lombard et de Paul Adam (*Basile et Sophia, Irène et les eunuques,* etc.)? Jusqu'à ce jour, je n'ai pu éclaircir cette coïncidence et ce mystère.

Tout le temps que dura le dépouillement, la mise au net et la traduction de ces archives, la puanteur de la charogne, imprégnée à cause de l'humidité ambiante dans la consistance même du papier, n'aura cessé de me poursuivre et m'obséder. Aujourd'hui encore, je crois la retrouver, presque furtivement, au détour de ces pages. Quelle qu'en soit, sous forme imprimée, l'odeur actuelle, c'est désormais pour moi, et à jamais, la couleur olfactive de ce livre. Et en bien des passages, celle-ci n'aura pas été sans m'évoquer certaines scènes de supplice qu'on y lira, le renfermé des prisons-fosses où l'on précipitait les martyrs et les agonisants, ou encore, issue des tombeaux de saints trop tôt rouverts, la persistance insoutenable de ces relents de chairs décomposées dont on se servait sans plus attendre pour garnir les reliquaires.

Sur une chemise de papier ocre, Karl Baedeker avait griffonné : « Géographie de l'iconoclasme ». Il s'agissait de

la partie guide proprement dite, qui forme ici la matière des dix-huit promenades qui ouvrent chaque chapitre. Je n'y ai rien changé. Plus encore, et pour en vérifier l'exactitude, je l'ai utilisée, au printemps 1987, pour parcourir à mon tour les différents sites qui y étaient mentionnés. Bien que la description qu'en fait Baedeker date des années 1850, il n'est pas sans charme de les confronter à la vision qu'on en peut avoir aujourd'hui. Bien sûr, certaines choses, usées par le temps, ont été abîmées, ruinées plus encore par les tremblements de terre (dont celui particulièrement destructeur de 1894) ou ravagées par le percement de nouvelles routes ou de voies de chemin de fer. En revanche, des fouilles récentes effectuées ici ou là ont permis de mettre en évidence des restes que Karl Baedeker, de son temps, n'eût jamais pu imaginer.

Outre cette partie « touristique », chaque chapitre se compose d'une *illustration* qui permet de faire revivre le lieu en question grâce à l'apport d'un document écrit laissé par quelqu'un qui, à un titre ou à un autre, fut le témoin d'un des épisodes de cette « querelle ». Enfin une partie commentaire, destinée à l'origine à apporter au lecteur un supplément d'information, servira de lien aux différents tableaux. Certaines de ces parties restaient inachevées. Je me suis donc permis de les compléter par des pièces qu'il m'aura été donné de récupérer dans la valise. J'espère n'en avoir pas trahi l'esprit.

Un pareil livre pourra s'aborder selon plusieurs points de vue. En dépit d'indications qui datent un peu comme je l'ai dit, il peut être utilisé comme un vrai guide auquel le curieux pourra faire foi s'il venait à l'emporter avec lui lors d'un prochain séjour en Turquie. En dehors de ce côté « journal de voyage », mais qui fait aussi tout l'attrait des récits de naguère, ce livre comporte assez d'éléments pour être parcouru à la fois comme un ouvrage historique, un traité de théologie, un manuel d'histoire de l'art, une monographie sur les icônes, etc. J'invite pour ma part le lecteur à ne pas oublier qu'il lui sera d'abord beaucoup plus facile de le considérer comme un simple roman.

Préface

Le présent guide est d'une facture quelque peu hors du commun; il est à ce titre fort différent de tous ceux que l'auteur a signés jusqu'ici de son nom. Et l'esprit selon lequel il a été conçu déroutera sans doute les amateurs de nos collections, habitués à des itinéraires plus traditionnels et mieux détaillés. Ces pages seront avant tout l'occasion d'une série de promenades à travers une période particulièrement mouvementée de l'histoire de Byzance; elle permettra au voyageur, sans perte de temps ni frais excessifs, de parcourir les principaux sites et monuments qui passent pour avoir été, aux VIII^e^ et IX^e^ siècles, les témoins de ce qu'on a pu appeler la « guerre des Images ».

Cet ouvrage est pour sa plus grande part le fruit des observations personnelles de l'auteur qui s'est attaché à réunir sur cette question, et en liaison avec chaque endroit visité, le maximum de documents authentiques, lettres et témoignages. Là où les textes faisaient défaut mais où l'information, tout en étant éparse, pouvait être considérée comme digne de foi, il avoue avoir eu recours à son imagination pour ne pas déséquilibrer ou interrompre cette suite de tableaux vivants et colorés. Ainsi, en faisant halte sur les lieux mêmes de l'action, le voyageur aura l'opportunité de revivre les scènes dont ceux-ci auront été le théâtre. C'est dire la prétention à laquelle aspire ce livre : être plus qu'un simple guide, un véritable compagnon de route.

Les sites à visiter n'ont donc pas été classés selon la

logique d'un itinéraire classique. Il a été laissé au voyageur le soin d'établir par lui-même son trajet grâce à un index, des renseignements pratiques et des tableaux d'horaires qui ont été reportés en fin de volume. L'auteur a plutôt cherché à se conformer au déroulement chronologique des faits, ce qui l'a souvent conduit à sauter sans prévenir d'un endroit à un autre, inconvénient qui aura au moins le mérite de conserver sa clarté à une histoire déjà bien embrouillée.

Disons que l'exploration des lieux décrits ici devrait venir en annexe d'un guide plus précis et complet, qui reste à concevoir selon la formule habituelle, et qui couvrira toute la région [1]. C'est pourquoi il n'a pas paru souhaitable de surcharger la présente édition d'indications de prix par exemple; toujours modiques en ces contrées éloignées, ils sont de toute façon difficiles à prévoir. Les dispositions personnelles du moment, les incidents de parcours, la saison ou de brusques intempéries peuvent les modifier sensiblement.

L'auteur n'en a pas pour autant sacrifié les informations indispensables aux commodités et à l'agrément du voyageur. Il a veillé en particulier à rendre compte au plus près de l'état des routes. Certes l'ensemble apparaîtra satisfaisant en ce qu'elles sont larges et bien tracées; c'est aussi parce qu'elles se contentent de suivre les voies stratégiques déjà ouvertes par les Romains et en partie améliorées par les premiers sultans ottomans. Mais les tronçons réellement bons restent rares. Il a été fait grand cas aussi des différents moyens de se rendre sur les lieux, des points de repère qui permettent en chemin de s'orienter, de l'emplacement exact et de la qualité des hôtels et relais où il sera possible de s'abriter et de se restaurer. (Il faut hélas savoir que punaises et puces sont redoutables et abondantes dans cette partie de l'Orient.)

Personne n'exigera du reste une minutie excessive de la part d'un livre destiné à donner des renseignements sur

1. Voir l'ouvrage cité page 10.

une foule de choses toujours sujettes à varier. Les évocations elles-mêmes, relatives à l'histoire de Byzance et à la période iconoclaste, peuvent être à chaque instant rendues caduques par de nouvelles découvertes archéologiques ou la traduction de textes inconnus à ce jour. L'auteur a fait de son mieux pour rendre ce voyage à la fois instructif et agréable; il compte sur la bienveillance des touristes, et il les prie de bien vouloir lui signaler les erreurs ou omissions qu'ils constateront dans ce guide : chaque nouvelle édition prouvera avec quel soin il intègre les remarques qui lui sont faites.

MM. les transporteurs, hôteliers, restaurateurs, etc., doivent considérer comme voulant les duper quiconque se sert du nom de Baedeker pour obtenir d'eux des avantages : les recommandations de ce livre ne peuvent s'acheter à aucun prix, pas même sous forme d'annonce. Les évocations légendaires ou historiques qui y sont faites, même si elles appartiennent au domaine commun, sont nécessairement le produit de la vision singulière qu'en a eue l'auteur; aucun guide local ne pourra par conséquent s'en prévaloir sur le terrain et reprendre à son compte, sous forme orale ou écrite, les différentes actions mises en scène ici, sans l'avoir auparavant prévenu et obtenu en retour son autorisation.

Tel ou tel point de détail peut aussi ne pas correspondre à l'historiographie officielle, ainsi que l'enseignent MM. les professeurs de l'Université, et même choquer certains spécialistes de cette partie du monde ou de cette période. L'auteur s'y attend, sans se déclarer pour cela prêt à changer d'avis au gré des injonctions d'où qu'elles viennent. Il en est de même pour MM. les membres du clergé des cultes orthodoxe ou romain qui auraient la tentation de lui en remontrer sur quelques points de doctrine, sur la nature des débats qui concernent les problèmes de la représentation ou la théologie de l'icône. L'auteur se contente de faire état de textes dont l'authenticité n'a jamais été jusqu'ici mise en doute. Il laisse ensuite le lecteur seul juge de la pertinence et de la validité des thèses en présence.

L'auteur espère enfin que le touriste supportera sans trop d'impatience les remarques personnelles qui auraient pu lui échapper et l'obliger à sortir de sa neutralité. Il supplie le lecteur de faire preuve d'indulgence à l'égard des instants où, devant plusieurs sites, il aura pu donner libre cours à son enthousiasme. Il espère seulement que ses sentiments se verront partagés face à certains paysages ou à des monuments aussi magnifiques que chargés d'histoire.

Les cartes et plans de ville ont fait comme toujours l'objet d'une attention spéciale. Pour plus de commodité, ils ont été réunis dans la dernière partie de l'ouvrage en un cahier facile à détacher [1].

KARL BAEDEKER
Leipzig, 1858

1. Ce supplément est aujourd'hui manquant.

Note

La qualité du séjour à Constantinople et dans l'actuelle Turquie est souvent conditionnée par le choix d'un bon drogman qui fera à la fois fonction de guide et d'interprète. Il en existe de toutes sortes. De ceux qui vous harcèlent dès la descente du bateau à ceux qui vous seront recommandés par l'ambassade ou les portiers des grands hôtels. C'est un être d'une importance capitale sans lequel tout séjour en Orient n'est rien d'autre qu'un interminable casse-tête. Ce qu'il faut, c'est en trouver un qui soit habile, turc de préférence (mais ils sont rares), honnête. Les autres se feront fort de vous abuser : il y aura des Grecs, des Arméniens, des Juifs. Ils servent aussi d'entremetteurs pour des opérations plus ou moins louches dont il faudra se défier, et pour cela ne pas hésiter à les menacer de la voix ou du geste tant ils sont importuns. Le drogman qui se sent indispensable deviendra vite arrogant. Mais il servira surtout à parlementer avec les bateliers, les loueurs de chevaux, et à marchander ; il fournira au voyageur tous les renseignements, même touristiques, dont il aura besoin. Mais pour ce qui est de l'histoire des monuments qu'ils vous feront visiter, beaucoup sont ignorants et iront jusqu'à vous raconter n'importe quoi ; ils vous rempliront la tête de sornettes et de légendes que les gens des quartiers avoisinants auront accumulées depuis des siècles. Dans tous les cas, il faudra faire preuve à leur égard d'indulgence mais aussi d'une extrême fermeté.

Quelques repères

	Événements	*Empereurs*	*Patriarches*
692	Concile Quinisexte		
715			Germain
Première période iconoclaste (725-780)			
717		Léon l'Isaurien	
727	Destruction du Christ de la Porte de Chalcé		
730			Anastase
741		Constantin V Copronyme	
754	Concile iconoclaste d'Hiéria		Constantin II
768			Nicétas
775		Léon IV Khazar	
780			Paul IV
Intermède iconophile (780-813)			
780		Irène l'Athénienne (régence de Constantin VI)	
784			Taraise
786	Concile de Constantinople		
787	Concile de Nicée		
802		Nicéphore Ier	
806			Nicéphore
811		Michel Ier Rangabé	
Deuxième période iconoclaste (814-842)			
813		Léon V l'Arménien	
815	Synode iconoclaste de Constantinople		Théodote Mélissénos
820		Michel II le Bègue	
821			Antoine
829		Théophile	
837			Jean le Grammairien
Retour à l'Orthodoxie			
842		Théodora	
843	Synode et Triomphe de l'Orthodoxie		Méthode
856	Régence renversée Michel III		

I

Première promenade : Les remparts de Constantinople

Cette promenade, qui revient à longer les murailles terrestres de Constantinople, est l'une des plus pittoresques. Celles-ci s'étendent en effet sur presque sept kilomètres, de Mermer-Koulé (la tour de Marbre) sur la mer de Marmara jusqu'à la porte d'Eyoub au fond de la Corne d'Or. Pour ce qui est de la description détaillée de l'ensemble de la grande enceinte, de ses portes, et des principaux sites à visiter : tour de Marbre, château des Sept-Tours, palais de l'Hebdomon (dit aussi ancien palais de Constantin), tour d'Isaac l'Ange, prison d'Anéma, etc., nous nous permettons de renvoyer le lecteur à notre édition plus générale, déjà mentionnée [1].

Il faut pour l'instant savoir qu'une telle excursion ne pourra être effectuée en moins d'une bonne demi-journée. Elle se fera si possible à cheval ; la voiture est à déconseiller car le chemin, qui d'ailleurs s'éloigne parfois considérablement des murailles, est sillonné d'ornières profondes, remplies de boue. Le sentier, que l'on empruntera de préférence, escalade des terre-pleins abrupts ou se faufile dans des brèches étroites ouvertes entre deux contreforts. On évitera bien sûr de s'aventurer seul dans ces parages, et la présence d'un drogman est pour le moins recommandée. Même si l'on effectue ce parcours en groupe – ce qui est de loin la meilleure solution – on aura soin de se munir

1. Ouvrage cité page 10.

d'une arme. Certains recoins du mur d'enceinte, qui servent en même temps de dépotoir à toute la partie ouest de la ville, sont le plus souvent jonchés de détritus et d'immondices. Les natures sensibles, que la saleté et les odeurs indisposent, auront toujours la ressource de faire un crochet par le grand chemin; d'autant que l'accumulation de ces ordures attire, du côté des quartiers les plus pauvres, quantité de vagabonds et de gens suspects, qui ont parfois élu domicile à l'intérieur des tours. On ne sera donc pas surpris de les voir rôder parmi les ruines. L'essentiel est de se tenir sur ses gardes et surtout de ne pas se laisser impressionner si l'on vous menace ou si l'on profère en votre direction des injures. La police investit régulièrement ces lieux et se charge d'y mettre bon ordre. Ce léger inconvénient ne devra donc pas détourner le voyageur d'une promenade qui reste malgré cela pleine d'agréments. On aura pris la précaution d'apporter avec soi bougies ou torches et, si l'on souhaite explorer les souterrains, nombreux sous ces murailles, de se munir d'une bonne corde.

On ne peut que s'émouvoir à la vue de ces pierres dont l'appareil aura subi les assauts de peuples venus de toute la terre : des Avars aux Huns, des Bulgares aux Arabes, tous s'y heurteront de plein fouet. Après avoir été forcées une première fois par les Latins, ce n'est que sous la poussée turque qu'elles céderont finalement, défendues par l'empereur Constantin Dragocès en personne, qui y trouvera la mort, armes à la main. Ces lieux sont encore assez suggestifs pour que le voyageur puisse s'en représenter l'aspect à l'instant de la bataille et, avec quelque imagination, y distinguer, après la détente souple des balistes, le fracas des quartiers de roche projetés contre la brique, le choc clair des armes, le sombre chant des mourants.

La partie sud, qui nous intéresse ici, est la mieux conservée. Les décombres tombés du faîte de la muraille en ont de chaque côté exhaussé le sol. Des poternes et autres ouvertures de portes pouvant donner accès à l'intérieur des tours, on ne reconnaîtra plus que les arcs. On pourra être ici ou là rebuté par certaines odeurs d'urine ou d'excréments; mais si l'on parvient à s'y glisser ou

mieux, par l'escalier du chemin de ronde ou par le sommet d'un mur, à y passer le buste, même à mi-hauteur, on restera frappé par la structure interne de ces édifices. Les plafonds ayant perdu leurs poutres et leurs planchers, ces tours ne sont plus alors, et d'une seule traite, que de vastes puits sinistres et sombres. Le manque de soleil en a rendu la pierre presque poisseuse; de ce cercle de jour tout là-haut, seules tombent, flasque et nette, une fiente ou, bien plus lente encore, une plume. Les pigeons qui nichent entre les moellons y roucoulent ou, d'une paroi à l'autre, s'élancent, avec de furieux battements d'ailes.

Malgré les éboulements, la végétation ou même l'anarchie de certaines constructions récentes, quelques rares vues en perspective, du haut d'une tourelle ou d'un parapet, permettront de reconstituer le système de défense dans sa presque intégralité. Du côté ville se dresse une enceinte d'environ 4 m d'épaisseur, flanquée de tours (une quinzaine à peu près entre chaque porte) dont la hauteur fait forte impression. C'est la partie qui semble avoir le mieux résisté aux dégradations et aux tremblements de terre, bien que plusieurs tours aient été fendues de haut en bas; car pour ce qui est de l'avant-mur avec ses tourelles et, au-delà, du glacis qui s'étendait jusqu'au rebord du fossé, il ne reste plus aujourd'hui que des ruines. A leur place verdoient des jardins maraîchers, frais et bien arrosés, ou des cimetières turcs. A l'ombre des saules, d'entre les herbes folles et parfois les ronces, surgissent de travers les cippes funéraires (ceux des hommes sont terminés par une boule), ainsi qu'à demi basculées, des stèles de marbre blanc.

C'est le plus souvent par la fausse braie, c'est-à-dire par le chemin de ronde militaire qui circulait entre les deux murs, que le sentier serpente entre les éboulis et les figuiers. Par endroits, les plantes grimpantes et les lierres ont pris d'assaut la muraille, retenant entre leurs tiges les pierres que leur vigueur même a contribué à desceller. C'est de là qu'on apercevra le mieux les inscriptions qui abondent au flanc de la grande enceinte et qui témoignent des efforts accomplis pendant presque un millénaire pour maintenir les défenses de la ville en état. On remarquera

plus particulièrement, pour le sujet qui nous intéresse, celles de la huitième tour à partir de Top-Kapou, de la treizième tour à partir de Mévlévi-Hané-Kapou, de la dixième tour à partir de Silivri-Kapou, des troisième et quatrième tours à partir de Belgrat-Kapou. Trois ou quatre mètres au-dessus du sol, on découvrira, serties dans la maçonnerie, entre deux rangées de briques plates, ces fameuses plaques de marbre. En lettres sévères et droites, plus ou moins bien lisibles selon la frappe des rayons du soleil, elles célèbrent en grec les noms et les vertus de Léon III l'Isaurien et de son fils Constantin V, qui relevèrent les murailles à ces endroits.

Note

L'importance de l'appareil défensif du côté terrestre était due à ce que la ville ne pouvait être prise que par là. Partout ailleurs, son site la protégeait naturellement. Sur son flanc sud, ouvert sur la mer de Marmara, les murailles étaient édifiées trop près du rivage pour permettre un débarquement ennemi; et quant à pénétrer à l'intérieur de la Corne d'Or, l'accès en était rendu presque impossible par la lourde chaîne tendue en travers de l'estuaire. A partir du château de Galata d'une part et de la tour de Mangana de l'autre (à l'emplacement de la grande douane actuelle), en cas d'alerte ses extrémités pouvaient s'enrouler autour de tambours verticaux qui la faisaient affleurer en son centre au ras des flots. Son poids était tel cependant qu'il avait fallu la soutenir en plusieurs points par des flotteurs et d'énormes pilotis fichés dans l'eau. La manœuvre, dit-on, ne fut effectuée qu'à cinq ou six reprises au cours de son histoire, dont une fois lors du siège de 717 par les Arabes. Plusieurs maillons peuvent être encore aperçus dans un coin de l'église Sainte-Irène, que les autorités ont récemment décidé de transformer en musée. Le reste aura été fondu.

I. Extrait de la « Vie de Léon III », rédigé par Hilarion, historiographe à la cour, pour servir à l'édification de l'empereur Léon V l'Arménien

Tu m'honores grandement, très saint Basileus, en me demandant de te faire dans le détail le récit de quelques épisodes de la vie de Léon III, auquel il paraît que tu ressembles et dont on dit partout que tu cherches à suivre l'exemple, après en avoir repris le nom glorieux. Comme toi en effet, originaire des provinces orientales, il fut ce vaillant soldat, chéri par la fortune, que Dieu désigna entre tous pour sauver l'empire et restaurer la pureté de la foi. D'abord nommé stratège des Anatoliques, comme tu le fus des Arméniaques [1], ses victoires successives contre les Arabes conduisirent ses troupes à le proclamer empereur à Amorion. Il eut tôt fait d'évincer l'incapable Théodose et d'entrer en triomphe à Constantinople. Dans Sainte-Sophie parée comme une épouse, le patriarche sur son front déposa la couronne qui le sacrait « bras armé de Notre-Seigneur » et « rempart des Chrétiens ». Et, de la même façon que tu as libéré la ville du joug de Kroum et des Bulgares, il rompit bientôt les rangs de l'armée de Moslemah qui l'assiégeait depuis un an. Je sais aussi qu'il est dans tes projets de débarrasser la foi en Christ de ses ferments d'idolâtrie : laisse-moi seulement te raconter, parmi ses faits de guerre, ce qui détermina l'Isaurien à te précéder dans cette voie.

Chaque jour, Léon III ne manquait pas d'aller en

1. L'empire était divisé en provinces ou thèmes : Arméniaques, Anatoliques, Opsikion, Cibyrrhéotes, Thracésiens, etc.

personne surveiller l'état des travaux sur le rempart, poursuivant ainsi l'œuvre d'Anastase. Arpentant la muraille d'un bout à l'autre, il n'avait rien de ces empereurs corrompus et lascifs qui se prélassent dans leur palais quand l'ennemi cogne aux portes. Car, partie de Galatie, l'armée arabe s'était regroupée à Abydos et se préparait à franchir le détroit. A cette nouvelle, toute la population de la capitale s'était précipitée à l'ouvrage pour élargir le fossé, en tasser la terre sur le glacis, surélever les murs de la petite et de la grande enceinte. Bravant les feux du soleil et toute cette poussière charriée dans des paniers, l'empereur donnait ses ordres, pressait les maçons, parfois prêtait main-forte. Fruste de nature, petit et musculeux sous la cuirasse, à la première alerte le chef de guerre avait chez lui aussitôt repris le dessus. Cheveux ras, mâchoire saillante et barbe drue, il avait le geste excédé de ceux que les coups du destin portent au comble de l'impatience, mais n'abattent point. Au soir, il tenait conseil avec ses officiers en haut d'une tour, dormait sur place. Il se relevait toujours plusieurs fois pour interroger les sentinelles, écouter le rapport des espions, guetter les feux de l'ennemi. C'est un 15 août que celui-ci se présenta enfin sous nos murs, encerclant la ville en même temps par mer et par terre. Il fallut attendre que les premières lueurs de l'aube eussent dissipé les brumes de la nuit pour que les eaux du Bosphore découvrissent leur surface plate et argentée à perte de vue tout hérissée de voiles. A ce spectacle, la clameur des soldats monta et courut en tournant sur le rempart : la guerre enfin, tout plutôt que l'attente...

La bataille dura des mois, intense, meurtrière, faite d'escarmouches aux abords du fossé, de brusques sorties, d'assauts successifs. Tout en étant retranché à bonne distance, l'ennemi restait à portée de voix. La coutume au début voulait qu'on se précipitât au créneau pour lui lancer des insultes, que suivait une immédiate volée de flèches. A chaque instant il fallait s'attendre à une ruée générale sur les premiers murs de défense que, plusieurs fois submergés sous le nombre, nous finîmes par leur abandonner. Il fallait dès lors veiller à tenir leurs béliers loin des portes et surtout

empêcher leurs machines de siège d'être hissées sur le glacis. En l'un des points de la muraille, insuffisamment fortifié et sur lequel les Arabes semblaient vouloir concentrer leurs coups, la population du quartier voisin vint en procession faire don d'un portrait du Christ trônant. Les fidèles étaient persuadés que cela seul suffirait à déjouer les entreprises des Sarrazins et rendrait la porte invulnérable. Et chacun de citer des cas où les assaillants avaient été repoussés ou jetés au sol comme sous l'effet d'une puissance invincible. A peine eut-on le temps de disposer l'icône, bien en évidence à l'emplacement convenu, qu'une pluie de traits s'abattit sur le rempart. Cela n'avait fait au contraire qu'exciter la fureur des Musulmans; et des quartiers de roche, propulsés par la détente brève et sèche des catapultes, vinrent mordre la surface lisse de la pierre qui grinçait affreusement sous le choc, se fendait en deux au point d'impact, étoilait sa surface en une multitude d'éclats tranchants. Aucun n'atteignit son but. Mais les secousses brutales, imprimées toujours au même endroit de la muraille, et qui la faisaient vaciller, eurent pour résultat que l'icône se décrocha et, à la stupeur générale, tomba au pied du mur d'enceinte. De plus, la maçonnerie ayant été ébréchée, la terre et les pierres qui y avaient été bourrées à la hâte se répandirent au-dehors, comme d'une outre crevée. Cette accumulation de débris formait pour l'assaillant une rampe d'accès par où il lui devenait plus facile de s'élancer. Et au lieu de réparer au plus vite, d'évacuer cette terre et de remettre le contrefort d'aplomb, la garnison n'eut plus qu'une idée : entrouvrir un instant la porte pour sortir récupérer à tout prix l'icône qui gisait en contrebas, parmi les pierres et les gravats. A genoux, les femmes en imploraient les soldats, les moines bénissaient ceux qui s'y préparaient. Plusieurs déjà s'y étaient essayés en se laissant glisser le long de cordes. Mais les archers arabes, postés dans les arbres au-delà du fossé, les avaient transpercés de leurs flèches aiguës. Profitant d'ailleurs de la confusion, leurs terrassiers, eux, n'avaient pas perdu de temps; ils avaient en effet réussi à combler le fossé en y entassant des madriers et tout ce qu'ils avaient pu trouver

de blocs arrachés aux tourelles. Car telle était aussi la fonction du mur de la petite enceinte : faire obstacle à la progression des échafaudages roulants qui, sans cela, auraient dominé dangereusement le chemin de ronde. Les peaux de bœufs imbibées d'eau, dont ils avaient eu soin de recouvrir la charpente, si elles alourdissaient la tour et en rendaient le maniement plus difficile, conservaient cet avantage qu'on ne pouvait y mettre le feu. Mais le démantèlement des premières fortifications et leur aménagement rapide en une sorte de plan incliné allaient sans plus tarder permettre l'approche de la machine. Il aurait fallu faire preuve de sang-froid, tout au moins repousser la population à distance; jetant des cris, s'agrippant aux soldats, elle en gênait le mouvement et semait le désordre dans leurs rangs. On eut tort de céder à ses supplications et aux démonstrations où la portait son fanatisme : à peine eut-on entrebâillé l'un des battants que l'ennemi se rua à l'assaut. Et voilà que derrière lui, cahotant, s'avançait la tour qui vint presque au contact des remparts. L'empereur, que cette soudaine clameur inquiéta, suivi de sa garde personnelle, courut à la rescousse. Bien à l'abri derrière leurs boucliers, et taillant à même la foule qui refluait, en une formation qui les garantissait des traits lancés de par-dessus la muraille, ils atteignirent la porte par où s'étaient déjà engouffrés les Sarrazins. Tirant à eux les poutres que ces derniers avaient disposées en travers, les soldats de Léon III réussirent de justesse à en refermer les vantaux. Partout sur le rempart, le combat redoubla de violence; le créneau à présent criblé par le croc des échelles et les grappins, l'ennemi surgissait de toutes parts, submergeait la défense. Côté ville, rien ne protégeait plus les corps des hommes blessés qui, emportés par le coup dont ils venaient d'être frappés, basculaient dans le vide, tombaient du haut du mur avec un bruit mat. Sans attendre, l'un des hommes valides qui n'avait pu jusqu'ici manier que le gourdin ou la fourche, le dépouillait de ses armes et remontait au combat. On avait bien là l'impression d'une chose immonde à contenir, comme à bout de bras, qui pouvait si on lâchait prise déferler sur vous. L'épée elle-même, par les muscles

gourds et sous l'effet de la fatigue, mais aussi parce que la garde par le trop de sang en était devenue toute poisseuse, risquait à chaque instant de vous tomber des mains. Sur le chemin de ronde, la presse était telle qu'il valait mieux travailler à la hache ou au coutelas.

C'est ce moment que choisit Léon III pour masser ses troupes derrière les battants de la porte principale. Et alors que l'ennemi, occupé de monter à l'assaut du créneau, ne s'y attendait plus, il les fit rouvrir en grand et tenta une sortie. Prenant les assaillants à revers, il lui fut plus facile de se frayer un passage jusqu'à la tour, par où les Arabes nous causaient les plus grands maux. Rapidement, il en fit asperger d'huile le pied. Entre-temps le soleil en avait asséché les cuirs : elle s'embrasa d'un coup. Sous l'action de la flamme qui courut d'un seul souffle le long de la charpente, les unes après les autres les peaux de bœufs claquèrent net et, tout en se consumant, pendirent ensuite comme des loques. Bientôt la construction ne fut plus qu'une torche. Voyant leur retraite coupée, les archers qui combattaient sur la plate-forme supérieure n'eurent d'autre ressource que de sauter dans le vide pour venir s'empaler sur nos lances tendues. Parfois, bousculée par le vent, cette écharpe de flammes se rabattait contre le mur, qu'elle léchait longuement, incendiant les échelles et les cordes où s'agrippaient encore des groupes de Sarrazins. La pierre, à cet endroit, en est toujours grasse et noire.

L'icône fut perdue dans la bataille, brûla peut-être quand s'effondra la tour, ne put jamais être récupérée. Voilà en tout cas à quels périls la fureur idolâtrique de certains avait exposé la ville et jusqu'à l'existence même de l'empereur. Léon III retint la leçon et sans doute ce jour-là se jura-t-il d'y porter remède à la première occasion. Ce n'est donc point à l'influence des Musulmans ni même à celle des Juifs que l'on doit les décrets qu'il fit ensuite adopter à l'encontre des images. De telles insinuations ne sont le fait que de moines assoiffés de vengeance qui, à la faveur du concile de Nicée, cherchèrent à salir sa mémoire par des témoignages infamants et grossiers. Ces dépositions tendaient à prouver que, sur le conseil du démon, il avait

épousé leur religion et en secret travaillé pour eux. Ce qui est faux; et je te relaterai au contraire l'histoire de son règne qui montre avec quel acharnement il les combattit, d'ailleurs à l'inverse de la plupart des souverains iconophiles qui, d'Irène à Michel Rangabé, leur abandonnèrent de larges portions de territoire. Il est raisonnable de penser que ta vaillance l'emportera lorsque tu auras enfin remis à l'honneur sa politique; car c'est à l'instant où lui-même pensa pour la première fois à soulager l'Église de son fardeau de superstitions que Dieu lui vint en aide. N'oublie pas en effet qu'au cours de ce terrible siège de 717, il fut bien près de les exterminer jusqu'au dernier.

D'abord, il commença par anéantir leur flotte. Enhardie par la violence des combats qui nous occupaient sur toute la longueur de la muraille terrestre, et déjà maîtresse des détroits, celle-ci voulut profiter de l'occasion pour pénétrer à l'intérieur de la Corne d'Or. Sa supériorité numérique ne lui faisait nullement craindre la dizaine de nos navires qui y avaient à temps trouvé refuge. Seule, la chaîne relevée lui en barrait l'entrée, qu'elle résolut de forcer. Une de ses plus fortes galères, à trois rangs de rames, et munie au ras du flot d'un éperon acéré et armé de plaques de métal, fut lancée à pleine vitesse contre l'obstacle. Lorsqu'elle fut au point de le toucher, on s'employa alors à donner du mou en laissant filer l'un des treuils. Le choc, qui sans cela peut-être aurait brisé l'un des maillons, en fut atténué, et l'élan du navire par là même freiné, puis stoppé. On retendit aussitôt la chaîne qui, se relevant hors de l'eau, fit pivoter le vaisseau sur son aire, lui imprimant par le côté une secousse qui brisa plusieurs rames. L'éperon passé par-dessus, et ainsi à demi soulevé par l'avant, son gouvernail désormais hors d'usage, il se mit à dériver lentement en direction de la tour de Mangana, d'où se déversa sur lui, dès qu'il fut à portée, une nuée de projectiles. Il lui fallut le secours d'autres navires de la flotte pour le prendre en remorque et le tirer de ce mauvais pas...

A ce moment, le silence qui se fit sur nos remparts dut l'inquiéter. Insensiblement poussé par un faible vent

arrière, et à coups de rame furtifs, une de nos chelandia parmi les plus massives glissait déjà vers lui au ras de l'eau, ainsi qu'un animal tout à la fois tranquille et féroce. Les premiers vaisseaux toujours embarrassés, et leur manœuvre rendue encore plus difficile par le rapprochement de la première ligne de front, voulurent de nouveau faire face. Ce navire seul, sans même d'archers massés sur son estrade avant, ne leur disait rien de bon. Quand il fut à proximité, mais toujours de l'autre côté de la chaîne, de la rive on entendit clairement, lancé depuis la poupe, l'ordre bref du siphonarios. Une détonation s'ensuivit, puis plus rien, jusqu'à ce que de la gueule des trois lions de bronze qui en ornaient la proue, trois longs éclairs de feu jaillissent avec un sifflement. La galère endommagée, dont les voiles inutilement battaient au vent, en fut frappée de plein fouet par le travers. Un mur de flammes dès cet instant l'enveloppa. Les plus proches, et non sans quelques entrechoquements, donnèrent alors de la rame pour tenter de prendre du champ. Mais les flammèches qui volaient de partout eurent vite fait de réduire leurs voiles en cendres. Une clameur commune retentit sur le détroit, où se mêlaient les cris des marins pris de panique et les hurlements de joie des habitants montés sur la muraille. Puisant à l'intérieur de ses flancs dans les vastes chaudrons où plongeaient ces tubes flexibles qui servaient à diriger le feu grégeois, sa proue étant venue se caler contre la chaîne, notre chelandia continuait à cracher la mort, par salves successives, contre la flotte adverse. Les minces traits horizontaux qu'elle décochait, à peine après avoir touché leur cible, explosaient en une multitude de projections incandescentes. Même s'ils n'atteignaient pas leur but, le salpêtre et le soufre, mélangés à l'huile de naphte, continuaient à brûler en flottant à la surface de l'eau et, en nappes toujours plus larges, propageaient l'incendie jusqu'aux vaisseaux voisins. Il était ainsi devenu impossible de puiser de l'eau sans attiser les foyers qui se déclaraient ici ou là sur le pont, ni même de sauter par-dessus le bastingage sans risquer de se voir transformer en brûlot. A travers les volutes de fumée qui allaient en s'épaississant sur toute la

largeur du détroit, du haut du rempart on apercevait parfois les marins, fous de désespoir, courir de bord à bord sans parvenir à trouver d'issue. Vrais brasiers flottants, les premiers navires touchés commençaient à s'enfoncer, avant de se disloquer, puis de sombrer en grésillant. Avec eux s'engloutissaient les plaintes à mesure indistinctes et de lointains appels, de plus en plus ténus. Tout le reste de la flotte, poussé par le vent, et chaque bâtiment pour son propre compte luttant contre le sinistre, partit à la dérive, dans le jour finissant. La nuit venue, il y eut encore de vagues lueurs à l'horizon. A l'aube, la mer avait repris, bien que jonchée de poutres et de noyés, le vent étant à nouveau tombé, sa surface impassible et muette.

Dieu voulut de sa main achever l'œuvre entreprise par le Basileus en envoyant aux impies deux autres fléaux : l'hiver d'abord qui, cette année-là, fut des plus rigoureux. La neige recouvrit tout en abondance; l'accès au chemin de ronde fut bientôt pris par les glaces, qu'il fallut briser à coups de hache. Les Sarrazins auraient pu s'abriter dans les premières maisons des faubourgs s'ils ne les avaient rasées. Ils durent se creuser des galeries et des trous dans le sol où ils se terrèrent dans l'attente de jours meilleurs. Les transports devenus plus difficiles, la famine s'installa. Bien avant la fin normale des grands froids, un vent doux venu du sud changea toute cette neige en boue. Lorsque le dégel eut pris fin, la puanteur que dégageaient les monceaux de cadavres qui, lors des derniers assauts, s'étaient entassés dans les douves devint telle que les avant-postes arabes furent bientôt contraints de reculer. A l'odeur des amandiers en fleur se mêla, plus obstinée, celle de la chair pourrie. Tacitement, on fut même, de part et d'autre, forcé de convenir d'une trêve afin de procéder à l'enfouissement des corps, ce qui revenait en certaines parties à combler le fossé. La chose aurait pu même convenir aux Sarrazins si ensuite la peste ne s'était abattue sur eux. Dès lors, il ne fut plus nécessaire de se battre pour mourir, de faire vibrer l'air de sa lance ou de le fendre à coups d'épée. Il n'était que de humer la brise. Le vent, ainsi qu'un bel ange transparent, se chargea de répandre la mort, caressant de son

seul souffle les impies, leur infligeant de ce fait des pertes considérables. A l'annonce que l'armée bulgare du khan Tervel marchait sur Constantinople pour venir en aide à Léon III, les Arabes levèrent le siège et repassèrent le Bosphore. L'empereur remit ses soldats en campagne, se jeta à leur poursuite, les rejoignit près de Tyane, où il les décima. Malgré cette défaite, quelques bandes armées continuèrent tout au long de son règne à ravager les provinces orientales, s'emparant de Césarée, poussant leurs incursions jusqu'à Nicée. Il faudra encore attendre la victoire d'Akroinon pour que, un an avant sa mort, Léon III pût avoir le sentiment d'en avoir cette fois fini avec eux.

Commentaire n° 1 : de quelques aspects de la biographie de Léon III, et de l'influence supposée des Juifs et des Arabes sur sa politique iconoclaste

Comme nous l'avons dit, deux périodes marquent, dans l'histoire de Byzance, ce qu'on a appelé la « querelle des Images » : la première, de 725 à 780, fut ouverte par Léon III l'Isaurien, la seconde, de 814 à 843, par Léon V l'Arménien. C'est du début de la seconde que date l'adresse qu'on vient de lire. Notons qu'entre ces deux époques, que l'historiographe cherche à mettre en parallèle, prit place un court répit, au cours duquel le culte des images put être rétabli et dont on profita pour faire se tenir le II^e^ concile de Nicée (787) qui leur était favorable. Visiblement encouragé par l'attitude complaisante de Léon V à l'égard des thèses iconoclastes, Hilarion abonde dans le sens de l'empereur et tente du même coup de vaincre ses dernières hésitations. En célébrant la bravoure de Léon III, en rappelant le prestige dont il continue à jouir dans le souvenir du peuple et, enfin, en liant ses succès militaires à la faveur divine dont il aurait bénéficié, à cause de la lutte implacable qu'il avait décidé de mener contre l'idolâtrie, il presse Léon V de suivre cet exemple et de restaurer les décrets d'interdiction pris par son lointain prédécesseur.

Bien sûr, les faits relatés dans ce récit datent déjà de presque un siècle et il est possible, pour les besoins de la cause, qu'ils aient été arrangés. Hilarion a pu pour cela avoir accès aux archives du palais; mais, à Constantinople, chacun gardait encore en mémoire les

souffrances du siège de 717, à l'issue duquel Léon III porta un brutal coup d'arrêt à l'expansion arabe – comme allait le faire, quatorze ans plus tard, Charles Martel sur le flanc occidental de l'Europe. En mettant en relation les vertus guerrières de l'un et de l'autre empereur, et en brossant de cet épisode une succession de scènes rapides et vivantes, Hilarion a surtout tenté de piquer au vif l'orgueil de Léon V, l'invitant à faire preuve de plus d'audace dans cette politique qu'il disait vouloir poursuivre.

Léon III d'ailleurs, mais pour d'autres raisons, avant de passer à l'acte, marqua la même hésitation. Hilarion dans son récit glisse rapidement sur ses origines plébéiennes, sans doute pour ne pas offenser son interlocuteur qui en avait de semblables. La tradition rapporte en effet que le premier serait né, aux alentours de 675, à Germanicia (aujourd'hui Marast), en Mésopotamie du Nord. D'autres sources affirment qu'il aurait été transplanté avec toute sa famille d'Isaurie (d'où son surnom) en Thrace, au début du règne de Justinien II, à cause de la menace d'une invasion arabe dans ces régions éloignées et difficiles à défendre. Il se serait en fait appelé Conon. A cette extraction grossière serait due, selon certains, son tempérament brutal et son indifférence au sentiment artistique. Il aurait pendant sa jeunesse exercé le métier de colporteur; ce qui signifie que, traînant son âne derrière lui, il allait à pied de ville en ville pour y vendre sa pacotille. Ici s'inscrit une légende, qu'Hilarion paraît récuser parce qu'elle daterait justement du II^e^ concile de Nicée, selon laquelle Léon III n'avait mené de politique contraire aux images que sous l'influence conjuguée des Juifs et des Arabes. Il s'était abrité, près d'une source et à l'ombre d'un platane, de la pleine chaleur de midi. C'est là qu'il aurait fait la rencontre d'un groupe de Juifs, diseurs de bonne aventure, qui lui promirent le titre d'empereur à condition qu'il s'engageât à détruire les idoles et toutes les représentations figurées de la divinité. Conon jura; et cette prédiction fut cause qu'il se mit en route à la rencontre de Justinien II, qui

traversait l'Anatolie [1]. Poussant devant lui toute sa fortune, un troupeau de moutons de plus de cinq cents têtes, il aurait ainsi sauvé les soldats de Justinien de la famine et été pour cela engagé dans l'armée, par faveur spéciale, directement avec le grade de spathaire (ou « porte-épée »). Ici commence sa carrière militaire qui devait le conduire, douze ans plus tard, à prendre la tête de l'empire. Et ce sont ces mêmes Juifs, poursuit cette tradition reprise trois ou quatre siècles après par des historiens comme Cédrénus, Zonaras ou Apollorion, qui se chargèrent ensuite de lui rappeler sa promesse, qu'il tint en 727 en commençant par faire détruire l'icône de la Porte de Chalcé [2]. De ces mêmes Juifs encore, on retrouve l'influence soi-disant occulte auprès du calife Yézid II, ce que dément par ailleurs Hilarion par une simple confrontation des dates. Tout cela, à bien y regarder, d'un côté comme de l'autre, sent la manipulation. Il est pourtant facile d'en retrouver l'origine, par la déposition que fit le moine Jean, lors de la cinquième session de ce fameux concile de Nicée. Ce texte vaut la peine d'être cité ici :

« Après la mort d'Omar ben'Abd-el-'Afiz qui, sur les conseils d'Abou Youssouf Ya'koub, avait déjà fait briser et supprimer les croix dans les églises de son royaume, Yézid, homme léger et véritablement brouillon, devint le chef des Arabes. A cette même époque vivait à Tibériade un chef des Juifs, magicien, sorcier, nécromancien et serviteur des démons; il s'appelait Tessarakontapéchys, ce qui veut dire

1. Justinien II avait défrayé la chronique par son despotisme et ses exactions. Pareils excès lui avaient valu d'être renversé par une émeute fomentée par Léonce, stratège de l'Hellade, et Callinicos, patriarche de Contantinople. Condamné à avoir le nez tranché, ce qui lui valut le surnom de « Rhinotmète » ou d'« empereur au nez coupé », il fut exilé dans la « lointaine Cherson », d'où il s'échappa pour aller se réfugier chez les Khazars. N'y trouvant pas l'appui escompté et pressentant qu'il allait être trahi, il avait pris pied sur la rive sud de la mer Noire et, de là, fait alliance avec les Bulgares. A l'automne 705, lorsque le rencontra Conon, il faisait marche vers Constantinople où il comptait bien régler leur compte à ces usurpateurs qui avaient pris sa place. Il reconquit la ville après trois jours de siège, en se glissant de nuit par le conduit d'un des aqueducs qui alimentaient la capitale en eau potable.

2. Cf. chapitre III.

" long de quarante aunes ", ou que l'on surnommait encore " grande perche ". (Selon d'autres sources, il se serait aussi appelé Sarantatechos). Ce Juif gagna les bonnes grâces de Yézid et lui dit : " Tu vivras longtemps, et tu régneras encore trente années si tu détruis, sans délai, toutes les images, les peintures et les mosaïques, de même que toutes les représentations qui se trouvent sur les murs, sur les vases et sur les linges des églises chrétiennes de ton royaume; tu devras détruire également toutes les images profanes qui servent à l'ornementation des villes. " Le Juif avait ajouté ce dernier point, pour qu'on ne pût le soupçonner de parler ainsi par haine contre les chrétiens. Le tyran approuva ces conseils, anéantit les images et enleva aux églises toute leur décoration, avant que ce même mal ne s'introduisît chez nous. Comme les chrétiens prenaient la fuite, et refusaient de détruire eux-mêmes ces saintes images, les émirs chargés d'exécuter l'ordre du calife employèrent à ce travail les Juifs et les Arabes. On brûla donc ces vénérables images, et les peintures murales des églises furent détruites ou recouvertes de badigeon. Informé de ces ravages, le faux évêque de Nacolia, ce Constantin " l'hérésiarque ", ignorant et débauché, ainsi que ses amis, rivalisa de perfidie avec les Juifs et les Arabes, et causa dans les églises de son diocèse de grands dommages. Yézid mourut après deux ans et demi de règne, et son édit tomba dans l'oubli. Son successeur Walid fit arrêter ce chef des Juifs, et le mit à mort, l'accusant d'avoir causé la mort de son père, qu'il regardait comme une punition de Dieu. »

Point n'était besoin d'en rajouter et d'attribuer aux Juifs une influence quelconque sur la politique iconophobe des souverains musulmans. A cause de la rapidité même de leurs conquêtes, ceux-ci ne tardèrent pas à s'apercevoir que les peuples récemment passés sous leur domination, mais adonnés depuis des millénaires à l'adoration des dieux les plus divers, retombaient sous une forme détournée dans leurs anciennes croyances. Sans nier ouvertement le monothéisme qui leur avait été imposé, mais qui leur paraissait sans doute austère et trop abstrait, ils suivaient cette pente naturelle qui consistait, au sein même de l'Islam, à vénérer

les représentations du Prophète ou de ses proches. Ainsi, cette sorte de religiosité sentimentale et presque instinctive les poussait-elle à peindre des portraits ou à tailler des effigies en bois de ceux qui, étant les intermédiaires entre Dieu et les hommes, étaient seuls susceptibles de servir aussi d'intercesseurs. Face à ces nouvelles idoles, plus concrètes et pour cette raison plus accessibles, s'établissaient des liens affectifs qui, à travers de véritables pratiques magiques, devaient permettre d'entrer en communication avec elles, de les voir enfin s'animer ou de leur faire exaucer les vœux les plus chers.

Le décret, effectivement pris par Yézid II et qui, de façon explicite, prononce l'exclusion de toute représentation humaine dans l'art musulman date du tout début du VIII^e siècle. L'attitude de l'Islam à cet égard fut simple et dépourvue d'ambiguïté : l'image, par sa nature, n'est qu'un reflet ; elle ne peut donc contenir l'être même qu'elle figure – qu'il s'agisse de Dieu ou de n'importe quel autre être vivant. Elle est à la fois inutile parce que sans objet, et néfaste parce que pure illusion. La ligne en deçà de laquelle est autorisée la représentation se trace à partir du souffle : tout ce qui est de l'ordre du vivant et se trouve donc doué de respiration ne peut donner lieu à une image qui le reproduirait, puisque le pouvoir de façonner les êtres et de leur conférer la vie n'est réservé qu'à Dieu seul. Alors que l'interdiction en tant que telle n'apparaît pas de façon explicite dans le *Coran,* les versets de certaines sourates peuvent à eux seuls servir de référence. Ainsi dans l'épisode de l'Annonciation : « Jésus leur dira : voici que je viens à vous, avec un Signe de Votre-Seigneur. De l'argile, je formerai comme la figure d'un oiseau, je soufflerai sur elle, et voici qu'elle deviendra un véritable oiseau, par la permission de Dieu. » Si l'on en croit cet exemple, au jour du Jugement dernier, les « faiseurs d'images » seront de la sorte sommés de donner souffle et vie à celles-ci ; et ceux qui seront dans l'incapacité d'*animer* leurs œuvres, dénoncés comme imposteurs et faux démiurges, condamnés aux pires châtiments. Même si, en quelques parties du monde musulman, il arrivera que subsistent certaines représentations,